

Présente

RÉSILIENCE EN TEMPS DE CATASTROPHE

par

.....
PABLO SERVIGNE & RAPHAËL STEVENS • 2013

Pablo SERVIGNE est chercheur indépendant et animateur en éducation permanente à *Barricade*.

Raphaël STEVENS est chercheur indépendant spécialisé dans les études prospectives, les sciences de la complexité et la modélisation qualitative. Il est co-fondateur de *Greenloop*, *Biomimicry Europa*, *CAmpus ReDesign*, et chercheur associé *Barricade*.

CE QUI NOUS FAIT PEUR DANS L'IDÉE D'UNE GRANDE CATASTROPHE, C'EST LA DISPARITION DE L'ORDRE SOCIAL DANS LEQUEL NOUS VIVONS. CAR UNE CROYANCE EXTRÊMEMENT RÉPANDUE VEUT QUE SANS CET ORDRE QUI PRÉVAUT AVANT LE DÉSASTRE, TOUT DÉGÉNÈRE RAPIDEMENT EN CHAOS, PANIQUE, ÉGOÏSMES ET GUERRE DE TOUS CONTRE TOUS. NOUS MONTRONS ICI QUE CETTE CROYANCE N'EST PAS FONDÉE SUR DES FAITS, MAIS RELÈVE DE TROIS MYTHES AUJOURD'HUI BIEN IDENTIFIÉS PAR LES SOCIOLOGUES ET PSYCHOLOGUES. NOUS EN TIRONS LES CONSÉQUENCES POUR LE MOUVEMENT DE LA TRANSITION.

LES MYTHES SONT TENACES. Ils sont moulés par une époque, une histoire et une culture, et en retour ils fabriquent aussi nos croyances, nos pensées et notre manière de voir le monde. Il est très difficile de les atteindre et de les transformer car nous baignons dedans, et ils nous semblent invisibles... Par exemple une foule est souvent considérée comme irrationnelle. Un individu, par contre, peut être rationnel lorsqu'il est tout seul, mais selon le mythe, dans une foule, l'individu redevient primitif et « barbare », il est poussé à se comporter « contre ses intérêts et ses propres habitudes ». La foule est donc erratique, folle et irresponsable. Crédule et sans esprit critique, elle céderait facilement à la violence et obéirait comme un ensemble d'automates aux ordres d'éventuels meneurs. Elle est donc dangereuse pour l'ordre social... L'anxiété des élites face aux foules et le besoin irrépressible de les contrôler (né après les nombreuses révolutions et révoltes du XIX^e siècle) sont présents encore aujourd'hui. Ce mythe a en réalité pris racine dans l'ouvrage théorique (et très peu basé sur les faits) *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon¹, célèbre médecin et anthro-

.....
1 Gustave LE BON, *Psychologie des foules*, F. Alcan, Paris, 1900.

pologue français du début du xx^e siècle.

Pour une foule, l'avènement d'une catastrophe² constituerait donc l'acmé du comportement irrationnel. Un événement dramatique soudain et dangereux déclencherait immédiatement une peur-panique qui rendrait la foule totalement incontrôlable. Des gens qui hurlent et courent dans tous les sens en se bousculant...

Cette imaginaire de la foule irrationnelle est continuellement nourri par l'industrie du cinéma hollywoodien³, et pénètre si bien notre inconscient que nous le tenons pour acquis. Tout le monde a déjà ressenti la peur d'une catastrophe naturelle ou d'une grande dépression économique, cette peur que le corps social se retourne soudain contre nous, transformant chaque voisin en une menace pour notre sécurité. Suivant les principes de ce mythe, les plans d'urgence que préparent les gouvernements font donc souvent allusion au « contrôle des foules », à la « panique de masse », au « désordre civil » ou à « l'impuissance des rescapés⁴ ».

UN GRAND MALENTENDU

Souvenez-vous de l'ouragan qui a dévasté la Nouvelle-Orléans en 2005 aux États-Unis. Des images nous viennent en tête, probablement des vues aériennes de centaines de toits de maisons immergés dans une vaste étendue d'eau trouble, des rescapés secouant les bras sur ces mêmes toits, des barques de secours transportant les survivants et des militaires armés encadrant les recherches et les secours d'urgence. Peu à peu ces images captées par des médias omniprésents nous reviennent en mémoire. L'interview des responsables officiels aussi : des vols et des pillages, on aurait même parlé de viols et de meurtres... Des noirs-américains... Des milliers de militaires arrivés en renfort... Le chaos...

Des années plus tard, on peut l'affirmer avec certitude, notre imaginaire nous a trompé. Les images d'inondations et de militaires armés étaient bien réelles, mais ce souvenir de la catastrophe, ou plus précisément *le souvenir de la violence sociale issue de la catastrophe*, ne correspond pas à la réalité. Il correspond à un discours fabriqué de toute pièce, que les médias ont colporté sans

-
- 2 Ici, nous considérons une catastrophe comme un « événement qui suspend les activités normales et menace ou cause de sérieux dommages à une large communauté » (D. P. ALDRICH, *Building Resilience – Social capital in post-disaster recovery*, The University of Chicago Press, 2012). La catastrophe inclut aussi bien des événements causés par des facteurs naturels que des facteurs humains. Il est d'ailleurs extrêmement difficile de classer les événements suivant cette dichotomie, les deux causes étant souvent liées. Elle implique aussi une disparition soudaine d'un ordre social normal, et exclut donc de l'analyse les situations où il n'y a pas d'effet de surprise, comme par exemple les camps de concentration. Les situations de guerre sont bien plus complexes et peuvent être très diverses, elles sortent donc du cadre de cette analyse.
 - 3 Très présents dans les films catastrophes, surtout dans les crashes aériens, ainsi que dans la plupart des films de zombies. Pour les plus courageux, lire L. CLARKE, « Panic: Myth or Reality? », *Contexts*, vol. 1, n°3, 2002, p. 21-26.
 - 4 J. DRURY *et al.*, « Representing crowd behaviour in emergency planning guidance: "Mass panic" or collective resilience? », *Resilience*, vol. 1, n°1, 2013, p. 18-37.

vérification préalable. Car les crimes annoncés n'ont jamais eu lieu ! Ceci est d'autant plus grave que ce mensonge a conditionné l'envoi sur les lieux de milliers de policiers et de militaires armés et stressés... qui ont *réellement* agressé les populations en détresse et causé de vraies violences, dont les médias se sont ensuite nourris pour justifier le mythe de la violence.

Parmi les sources de ce malentendu il y eut le Maire de la ville, Ray Nagin, et le chef de la Police, Edward Compass, qui, très tôt après le drame, ont fait circuler des rumeurs de crimes, des vols et même de viols d'enfants. Bien plus tard, des journalistes sérieux mènèrent l'enquête (obtiendront le *Prix Pulitzer*) et découvriront que ces rumeurs n'étaient pas fondées, forçant ainsi Compass à démissionner et à déclarer publiquement : « Nous n'avons d'information officielle sur aucun meurtre, aucun viol, aucune agression sexuelle⁵ ».

Cet exemple dramatique n'est malheureusement pas un cas isolé. Tous les témoignages convergent. Le 11 septembre 2001, par exemple, dans les tours en feu, l'écrasante majorité des gens descendaient calmement dans les escaliers de secours, dans un étonnant silence. Les gens s'entraidaient, laissaient passer les plus faibles, et certains revenaient en arrière pour aider des personnes coincées. Des pompiers se sont même sacrifiés en revenant sur les lieux pour sauver les dernières personnes⁶.

Juste après le terrible tremblement de terre qui a détruit San Francisco en 1906, les survivants se sont spontanément organisés dans les décombres, certains se mettant même à cuisiner dans la rue pour quiconque en avait besoin. Selon les témoignages, une atmosphère très profonde d'entraide, de dignité et de respect régnait sur les lieux les plus touchés, avec aussi un incroyable silence. Les témoignages furent tout aussi accablants pour les militaires et la police, qui, arrivés ensuite sur les lieux et croyant avoir à faire à un chaos généralisé, créèrent un climat de violence (et déclenchèrent un incendie qui a par la suite dévasté ce qui restait de la ville). Certains se mirent à tirer sur les personnes qui n'obéissaient pas aux injonctions (en fait simplement en train d'aider un survivant dans les décombres ou de fouiller à la recherche d'objets utiles pour les survivants)⁷.

« Thomas A. Glass, de l'Université Johns Hopkins, et ses collaborateurs ont analysé les réactions humaines lors de dix catastrophes très diverses survenues entre 1989 et 1994 : deux tremblements de terre, deux déraillements de trains, un crash d'avion, deux explosions de gaz, un ouragan, une tornade, une explosion de bombe avec incendie. Le nombre de victimes est allé de 3 à plus de 200. Les chercheurs ont systématiquement constaté que les victimes avaient spontanément formé des groupes, animés par des leaders, fixé des règles communément admises et en se répartissant les rôles en vue de la survie d'un maxi-

5 Cité par J. LECOMTE, *La Bonté humaine – Altruisme, empathie, générosité*, Odile Jacob, Paris, 2012, p 24.

6 Voir le CHAPITRE I de Jacques LECOMTE, *op. cit.*, 2012.

7 R. SOLNIT, *A paradise built in hell – The extraordinary communities that arise in disaster*, Penguin, 2009.

mum de personnes. Dans une autre enquête portant spécifiquement sur des incendies, les chercheurs se sont particulièrement intéressés au comportement des gens qui fuyaient le drame. La fuite panique a été si rarement constatée que les enquêteurs ont finalement abandonné le concept de *comportement de panique*⁸.

Mais d'où vient alors cette certitude que les comportements de panique existent? Certain-es ont peut-être en tête les images des personnes écrasées par une foule compacte lors d'un concert de rock (*The Who* en 1979), d'une discothèque en feu (Brésil en janvier 2013) ou d'un match de football (stade du Heysel en 1985 à Bruxelles). Ce sont des événements très rares, et «la panique est parfois invoquée après coup, pour expliquer les morts, écrasés par la pression du reste du groupe. Mais les études scientifiques de plusieurs cas ont montré que ce n'était pas la véritable cause⁹». Il s'agit plutôt d'ignorance (des gens qui tentent de passer mais ne voient pas que d'autres sont écrasés) et de configuration spatiale (un grand nombre de personnes dans un endroit exigü et des portes fermées). En réalité, la grande majorité des gens présents lors de ces événements étaient calmes et tentaient d'aider les blessés et les personnes à terre, mais le drame est qu'ils ne pouvaient physiquement pas le faire à cause de la pression.

EN CAS D'URGENCE : CALME, COOPÉRATION ET AUTO-ORGANISATION

Ces exemples sont représentatifs de trois «mythes de la catastrophe» identifiés par les chercheurs : la panique de masse, les comportements égoïstes et l'impuissance des survivants. En réalité, ces trois mythes font partie d'un ensemble plus vaste d'une dizaine de croyances¹⁰ recensées par les sociologues et psychologues après plus de 50 ans d'enquêtes méticuleuses menées sur le terrain¹¹. Ils nous permettent de tirer trois enseignements :

1. En cas de catastrophe, lorsque le pouvoir en place n'a plus les moyens de maintenir l'ancien ordre social, la foule se montre le plus souvent d'un calme étonnant. Même lorsque les rescapés ressentent un profond sentiment de malaise, ils ne manquent généralement pas de discernement.
2. Les individus sont à la recherche de sécurité avant toute chose. Ils sont donc peu enclins à la violence, autrement dit peu susceptibles de causer du tort à leurs semblables. Ils sont même souvent prêts à risquer leur vie pour autrui. Ils sont coopératifs et altruistes.
3. Les rescapés ne sont pas totalement dénués de ressources. Même si tout s'est effondré, ils peuvent toujours compter sur des liens sociaux qui les unissent. Ils s'entraident volontairement et entretiennent des relations de confiance

8 J. LECOMTE, *op. cit.*, p. 30.

9 *Ibidem*, p. 32.

10 B. JACOB *et al.*, «Disaster Mythology and Fact: Hurricane Katrina and Social Attachment», *Public Health Reports*, vol. 123, n°5, 2008, p. 555-566.

11 N.R. JOHNSON, «Panic and the Breakdown of Social Order: Popular Myth, Social Theory, Empirical Evidence», *Sociological Focus*, vol. 20, n°3, 1987, p. 171-183.

réciproque. Ils collaborent vers un objectif commun et n'attendent pas les secours pour s'organiser.

En somme, les comportements de compétition et d'agressivité sont mis de côté, dans un élan général où tous les « je » deviennent instantanément des « nous » avec une force que rien ne semble arrêter. Comme si des conditions extraordinaires faisaient ressortir des comportements extraordinaires¹².

Mais allons plus loin. Ces comportements calmes, rationnels, non-violents et coopératifs qui émergent à la suite d'un événement catastrophique sont systématiquement associés à l'apparition de nouvelles normes sociales (par exemple l'entraide inconditionnelle) dans le groupe des survivants. En état de choc, ces derniers *se donnent spontanément* (et probablement intuitivement) des nouvelles règles très puissantes pour naviguer dans une situation exceptionnelle et dangereuse. Un nouvel « ordre social » *ad hoc* émerge, et prévaut sur les règles d'avant la catastrophe. Un groupe se forme, cimenté par la menace d'un danger commun à tous. Comme si des conditions extraordinaires faisaient émerger des règles vertueuses extraordinaires.

Nous savons désormais que les communautés humaines portent en elles de formidables capacités d'« auto-guérison ». Ce que l'on pourrait percevoir comme un organisme social vivant, réagit de manière spontanée à une attaque qui menace sa survie. Invisibles en temps normal, ces mécanismes de cohésion sociale très puissants permettent à une communauté de renaître d'elle-même après un choc en recréant des structures sociales qui favorisent sa survie dans le nouvel environnement.

Il y a cependant un bémol. Ce que les chercheurs sont aujourd'hui en train de découvrir, c'est que cette capacité à rebondir des groupes humains – cette *résilience collective* – dépend de la qualité et la quantité des liens sociaux existant avant la catastrophe, autrement dit du *capital social*¹³. Plus le tissu social est dense, plus les communautés se reconstruisent vite et bien après une catastrophe. Il y a donc différents degrés de résilience collective.

Mais le vrai problème est que les études et les plans d'urgence concentrent souvent leurs efforts sur la préservation des structures physiques (bâtiments, institutions, etc.). Or, nous commençons à comprendre que « les réseaux économiques et sociaux sont plus résilients que les bâtiments. Les bâtiments s'écroulent, mais les ressources humaines restent¹⁴ ». Se préparer à une catastrophe signifie donc d'abord tisser du lien autour de soi.

LA GARANTIE DE RÉSILIENCE

Le mouvement des initiatives de transition l'a intuitivement très bien compris. C'est précisément ce concept de *résilience collective (ou communautaire)* dont

12 L. CLARKE, « Panic: Myth or Reality? », *Contexts*, vol. 1, n°3, 2002, p. 21-26.

13 D.P. ALDRICH, 2012, *op. cit.*

14 R. OLSHANSKY, « San Francisco, Kobe, New Orleans: Lessons for Rebuilding », *Social Policy*, vol. 36, n°2, 2006, p. 17-19.

s'est saisi Rob Hopkins, l'initiateur du mouvement, pour fédérer et stimuler la capacité des communautés locales (quartiers, villages, villes, etc.) à se remettre des chocs. Qu'entendent-ils par choc ? Essentiellement des perturbations économiques et sociales provoquées par des événements climatiques extrêmes, des ruptures d'approvisionnement en énergies fossiles ou des catastrophes environnementales majeures. Ils sont réalistes, car ces chocs arriveront très probablement (en fait ils sont déjà là)¹⁵.

À ce stade, la question cruciale pour les acteurs et chercheurs de la transition, est donc de savoir si l'on peut comparer une catastrophe ponctuelle (tremblement de terre, tsunami, explosion de bombes, etc.) à cet ensemble de catastrophes intenses, répétées et à grande échelle qui s'annoncent. La résilience des communautés fonctionne-elle aussi dans ces situations où la catastrophe s'étale dans le temps ? L'ordre, le calme, l'intelligence et l'entraide pourront-ils émerger lors du prochain effondrement des cours de la bourse ? C'est possible, mais ce n'est pas sûr, car on sait bien qu'en temps de guerre (surtout civile), l'ordre social se décompose parfois au point de laisser les actes les plus barbares apparaître dans les populations les plus « normales ». Lorsqu'il s'agit de comportement humain, il n'y a pas de loi universelle. Néanmoins, nous savons qu'en temps de catastrophe, les humains possèdent cette capacité insoupçonnée, ce qui est déjà considérable en soi.

En attendant, les initiatives de transition ont remarquablement bien compris que la bataille (et l'effort à faire) se situe sur le terrain de l'imaginaire et du *storytelling*¹⁶. En effet, chaque culture et chaque génération se raconte ses propres histoires. Les récits véhiculent les interprétations des événements historiques, les faits réels, les légendes et les mythes qui nous aident à comprendre comment notre monde est agencé et comment il pourrait être délibérément ajusté ou transformé. Les récits font naître des identités collectives, formant ainsi des communautés de destins¹⁷.

Aujourd'hui, les récits culturels dominants parlent de technologie, de l'ingéniosité humaine qui surmonte tous les défis, de l'implacable marche en avant du progrès, ou d'une croissance sans limite. Alors que nous entrons dans une grande période d'incertitude, nous avons grandement besoin de nouveaux récits transformatifs et d'histoires qui raconteraient la réussite d'une génération à s'affranchir des énergies fossiles grâce, par exemple, à l'entraide et la coopération.

Les initiatives « *transition tales*¹⁸ » sont un bon exemple. À travers des films, des raps, des articles de journaux, des journaux télévisés, des bandes dessinées, des animations, les transitionneurs inventent leur propre futur, celui dans le-

15 Voir Raphaël STEVENS & Pablo SERVIGNE, « L'Anthropocène : l'ère de l'incertitude », *Barricade*, juillet 2013. Disponible sur www.barricade.be

16 L'art de raconter des histoires.

17 B. E. GOLDSTEIN *et al.*, « Narrating Resilience: Transforming Urban Systems Through Collaborative Storytelling », *Urban Studies, Special Issue: Governing for Urban Resilience*, 2013, p. 1-17.

18 Les « contes de la transition » sont des activités des initiatives de transition pour sensibiliser les enfants des écoles primaires et secondaires au double défi du pic pétrolier et du changement climatique en imaginant des solutions basées sur des histoires positives.

quel ils aimeraient vivre dans vingt ou trente ans. En imaginant un avenir meilleur (mais sans pétrole et avec un climat instable), les initiatives de transition libèrent ainsi les gens de ce sentiment d'impuissance si toxique et si répandu dans la population.

Le plus important, pour ne pas dire l'urgence, est de reconstruire un tissu social local, afin de recréer progressivement un climat de confiance ici et maintenant, et surtout, nous venons de le voir, un « capital social » en cas de catastrophe. Il faut donc sortir de chez soi, et retrouver ou recréer des « pratiques » collectives¹⁹, c'est-à-dire des aptitudes à vivre ensemble que notre société matérialiste et individualiste a méthodiquement et consciencieusement détricotées au cours de ces quarante dernières années.

Nous le savons désormais, ces compétences sociales locales sont notre seule vraie garantie de résilience en temps de catastrophe.

PABLO SERVIGNE & RAPHAËL STEVENS, décembre 2013

.....
19 Lire à ce sujet les articles de Pablo SERVIGNE « Au-delà du vote "démocratique" – Les nouveaux modes de gouvernance », et « Outils de facilitation et techniques d'intelligence collective », publiés par *Barricade* en 2011. Disponibles sur www.barricade.be

Barricade se définit comme un espace public, un lieu dédié à la confrontation des idées, et comme une plate-forme permettant la rencontre des différents mondes militants, du secteur de l'éducation permanente au milieu syndical en passant par le monde académique ou le secteur de l'économie sociale. Lieu d'émancipation collective et de création d'alternatives, l'asbl Barricade s'est développée depuis 1996 dans le quartier Pierreuse à Liège via diverses expérimentations culturelles, sociales et économiques. Sa librairie « Entre-Temps », à la fois militante et généraliste, est emblématique du projet. A l'intersection du secteur de l'économie sociale et de l'éducation permanente, elle revendique un fonctionnement autogestionnaire et une finalité culturelle et sociale plutôt que le profit.

Toutes les analyses sur :

www.barricade.be

POUR ALLER PLUS LOIN

Il existe très peu de littérature francophone sur la résilience collective.

En français, lire le formidable livre de Jacques LECOMTE, *La Bonté humaine – Altruisme, empathie, générosité*, Odile Jacob, 2012.

En anglais, éviter la littérature scientifique très technique et indigeste, et se contenter de l'excellent et revigorant livre de Rebecca SOLNIT, *A Paradise Built in Hell – The Extraordinary Communities That Arise in Disasters*, Penguin, 2009.

Sur les initiatives de Transition, lire le *Manuel de Transition* de Rob HOPKINS, Silence/Ecosociété, 2010, ainsi que son dernier livre, en cours de traduction en français *The Power of Just Doing Stuff: How Local Action Can Change the World*, Green Books, 2013. Nous renvoyons également à tous les articles de BARRICADE sur la transition, à télécharger sur www.barricade.be.

Le mieux est de rejoindre un groupe local.

En Belgique francophone, visitez le réseau Wallonie-Bruxelles www.reseautransition.be.

Ailleurs, voir www.transitionnetwork.org